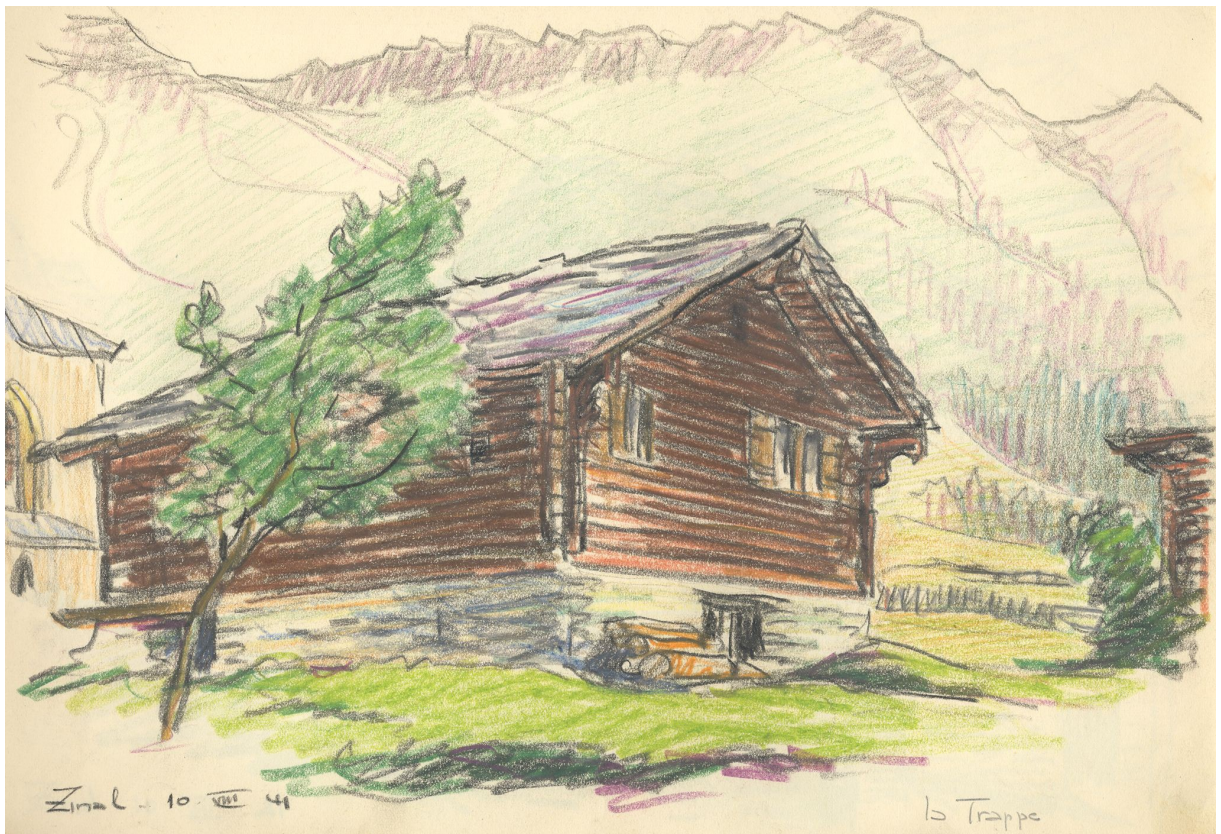


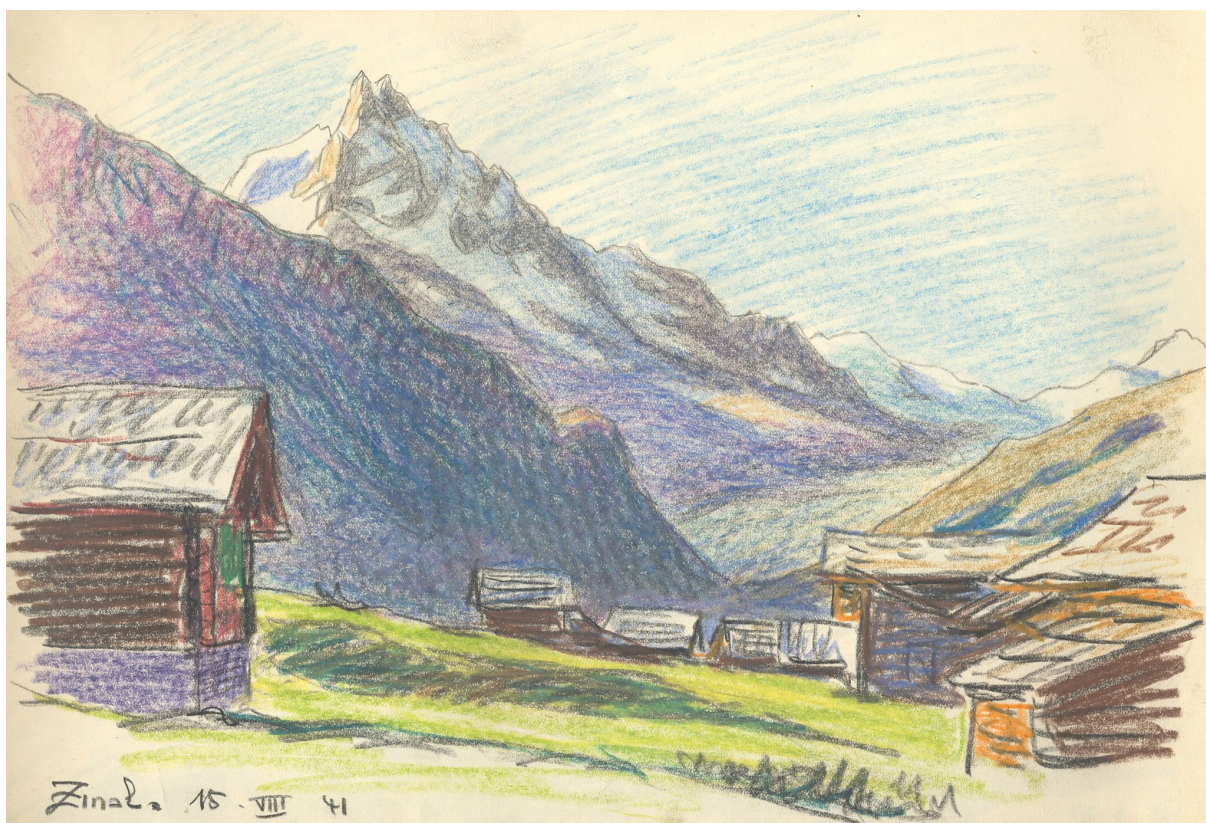
Dans les Hauts de Zinal



Zinal, Marcel Jaton, 1941

Le Grand Mountet, Ar Pitetta et Tracuit

Le site du Grand Mountet est très célèbre dans les Alpes Valaisannes ; la cabane qui y est située compte parmi les plus beaux sites de montagne des Alpes, toutes régions confondues. De Zinal, l'accès n'est pas précisément de tout repos ; après avoir traversé le long plateau de Zinal jusqu'à la gorge où coule la Navisence, un premier ressaut rocheux mène au Petit Mountet, cabane par où passait l'ancien chemin d'accès vers la cabane du Mountet. Suite au recul du glacier de Zinal, et aux éboulements qui en ont été la conséquence, il a été nécessaire de construire un autre chemin d'accès rive droite du glacier ; ce chemin évite le Petit Mountet par une montée assez rude, puis un long faux-plat qui longe le glacier jusqu'au confluent des glaciers en provenance de l'Obergabelhorn, du Rothorn de Zinal et de la Dent Blanche, et qui alimentent le glacier de Zinal.



Zinal et le Besso, Marcel Jaton, 1941

L'ancien et le nouveau chemin d'accès sont tous deux utilisables et entretenus en été, ce qui permet d'effectuer une boucle intéressante au départ de Zinal. De la cabane, on peut accéder en une heure de marche supplémentaire au sommet du Mammoth, site de grimpe très couru par les visiteurs de la cabane, et qui propose un panorama exceptionnel sur la couronne impériale anniviarde.

En hiver, l'accès se fait généralement en remontant le glacier de Zinal jusqu'à l'aplomb de la cabane, et en gravissant ensuite un couloir assez raide sous la cabane. Ce couloir constitue par ailleurs également le passage de l'ancien chemin d'accès d'été (rive gauche du glacier).



Le Grand Moutet, Marcel Jaton, 1941

Ar Pitetta est une cabane de dimension plus modeste, située pratiquement à la base de l'arête Young au Weisshorn, but avoué de la construction de cette cabane. Parvenir à la cabane depuis Zinal passe par le Vichiesso ou le Pas du Chasseur (à éviter en cas de pluie ou

par terrain glissant) ; dans les deux cas, on passe près des lacs d'Ar Pitetta où un arrêt admiratif s'impose, avant d'atteindre la cabane sur le sommet d'une ancienne moraine.

L'arête Young, quant à elle, ne parvient pas au sommet du Weisshorn, mais a été à l'époque équipée de broches de fer pour permettre un assurage plus aisé des cordées ; les guides de la vallée souhaitaient faire de cette arête une « classique » du Weisshorn et ainsi attirer plus de monde dans le val d'Anniviers ; en réalité, ce calcul s'est avéré assez peu judicieux. De nombreuses personnes renoncèrent en effet à emprunter ce magnifique itinéraire, argumentant que c'était « dommage d'escalader cette belle arête sur des broches en fer, et qu'ils n'étaient pas venus au Weisshorn pour faire une *via ferrata* »...

En revanche, Ar Pitetta peut servir de relais pour l'une des plus magnifiques courses à skis des Alpes : la descente du Blanc de Moming qui peut aussi être entreprise en traversée depuis la cabane du Grand Mountet. Attention : ceci est une course de ski-alpinisme qui ne saurait en aucun cas être qualifiée de facile, et qui se déroule dans un environnement de séracs et de crevasses. L'itinéraire n'est guère évident, et par brouillard, la course devient très sérieuse, surtout en traversée depuis le Grand Mountet, quand il n'a pas été possible de reconnaître et de tracer l'itinéraire à la montée.

Par ailleurs, la « simple » descente à skis depuis la base de l'arête Young vers Zinal vaut largement une nuit à Ar Pitetta ; et si la neige poudreuse est au rendez-vous, alors... !

En été, Ar Pitetta est une étape sympathique sur le Tour du val d'Anniviers, qui peut se décliner en plusieurs versions. Citons la plus directe et la plus courte, qui consiste à monter de Zinal à la cabane de Tracuit, puis passer le col de Milon en direction d'Ar Pitetta, puis à la cabane du Grand Mountet au prix d'une longue descente vers le pont sur la Navisence, et le retour à Zinal par la rive gauche du glacier de Zinal. Selon le temps à disposition, les refuges de Tourtemagne et de Moiry peuvent aussi faire l'objet d'étapes dans le cadre de ce raid intéressant et spectaculaire.



Cabane de Tracuit, Marcel Jaton, 1941

La cabane de Tracuit est construite sur le col du même nom. La cabane actuelle (une cabane parallélépipédique en béton de 120 places) a été inaugurée en 2013 ; 80 ans après la première cabane en bois de 16 places représentée ci-dessus. Tracuit constitue l'un des principaux accès au Weisshorn (arête Nord), mais surtout un accès relativement aisé au Bishorn, appelé « 4000 des Dames » (ce qui n'est pas très sympa, ni pour le Bishorn et surtout pas pour les Dames, mais dont la première ascension semble selon certaines sources avoir été le fait d'une dame, Elizabeth Whitshed Burnaby Hawkins en 1884). Avec la possibilité de faire plusieurs randonnées (vers Tourtemagne ou Ar Pitetta, par exemple), la cabane se trouve régulièrement prise d'assaut, souvent le samedi, ce qui par le passé a parfois donné lieu à des scènes de camping sauvage, en particulier lorsque des troupes militaires décidaient de stationner au col de Tracuit. Ce qui tendrait à démontrer que la surfréquentation des cabanes n'est pas vraiment un phénomène récent.

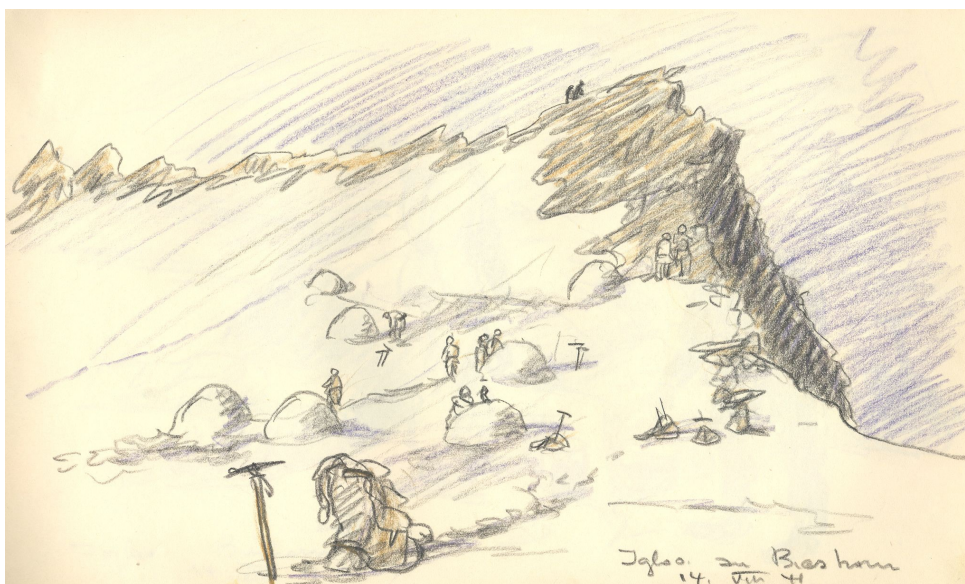


Cabane de Tracuit, Marcel Jaton, 1941

La cabane originale, comme souvent, constituait un refuge, un abri. Les cabanes actuelles, Tracuit, Monte Rosa ou le refuge du Goûter ressemblent de plus en plus à des hôtels truffés de merveilles technologiques.



Camping au col de Tracuit, Marcel Jaton, 1941



Igloos au Bishorn, Marcel Jaton, 1941

En été, la montée à Tracuit se fait directement depuis Zinal en direction du roc à la Vache ; en hiver, ces pentes très avalancheuses ne sont pas praticables, et il faut contourner le roc à la Vache par le Vichiesso et la longue montée à l'alpage de Tracuit. Cette montée est à elle seule un démenti flagrant à l'affirmation comme quoi le Bishorn serait un sommet facile ! Il suffit d'observer les skieurs gravissant les derniers mètres du couloir montant au col de Tracuit pour mesurer l'effort consenti depuis Zinal.

Le nom de « roc à la Vache » apparaît dans plusieurs lieux en Suisse romande, et serait tiré du patois *Vatse*, ou du celtique *Batze*, qui signifierait « Source ». D'autres interprétations voient dans ce rocher la forme d'une tête de vache, vu sous certains angles. L'angle de vision nécessaire pour remarquer cette analogie de formes n'est en revanche pas spécifié.



Cabane de Tracuit en hiver ; Bishorn et arête N du Weisshorn, Marcel Jaton, 1941

L'hiver, la montée à skis équipés de peaux de phoque reste un exercice diversement apprécié par les membres d'une cordée. Plusieurs profils typiques peuvent s'identifier parmi les participants :

- Le leader. Il dicte le pas ; il n'a donc aucun mérite à être devant et à ne pas paraître trop fatigué puisqu'il va exactement au rythme qui lui convient le mieux. Si un membre le dépasse, il ne s'énerve pas ; tout au plus dira-t-il d'une voix égale, s'il y a des risques : « Fais gaffe tout de même, c'est un peu instable plus loin ; ce serait bien si tu nous attendais vers le rocher là-bas, il y a une belle vue ». Si il se rend compte qu'il y a des personnes lâchées (voire sous « retardataire »), il dit à « voiture-balai » (voire cette rubrique) d'attendre et d'aider, puis il continue à son rythme infatigable. Il semble immunisé, non seulement à la fatigue, mais aussi aux divers facteurs atmosphériques et ambiants. Il met souvent un point d'honneur à monter en sous-vêtement à manches courtes là où les autres laissent juste dépasser les lunettes de leur veste de sport et de leur capuchon. Le leader est aussi le soutien moral de la cordée : il a toujours en réserve un petit mot pour encourager, genre « *Plus que 20-25 minutes jusqu'au refuge* » ou « *Arrivés au col, on verra le sommet* », ou encore, « *Après la barre de rochers, ça redescend* ». Il ne précisera en aucun cas que les 20-25 minutes, c'était lors du dernier record de la montée, que lorsque l'on voit le sommet,

il reste deux heures d'ascension qui sont par hasard aussi les plus pénibles, ou encore qu'après la redescente annoncée, il y a encore une remontée de une heure particulièrement sèche...

- Le sportif d'élite. Lui, il marche au chronomètre ; difficile, voire impossible de le garder dans le groupe ; il va tôt ou tard partir en avant, accélérer, et arriver avant -bien avant- tous les autres. Parfois il pousse l'humiliation jusqu'à redescendre chercher le sac des copains, surtout s'il s'agit d'une copine et qu'elle n'est pas trop mal fichue. Il arrive qu'il soit aussi un leader ; alors là, le groupe est mal barré, surtout s'il compte des retardataires. Le sportif d'élite conserve souvent un répertoire des temps mis pour effectuer diverses montées, et s'avère profondément déçu si le temps réalisé est supérieur à un temps réalisé précédemment. C'est alors souvent la faute des autres participants qui l'ont retardé, ou d'une neige qui n'accrochait pas, ou un matériel inadéquat. Même la nourriture peut être parfois mise en cause pour expliquer cette contre-performance ; le sportif d'élite n'a pas beaucoup de temps pour admirer la vue ou étudier les sites fréquentés. Sa vue s'arrête souvent à un cadran de chronomètre ; conséquence logique, ne jamais suivre la trace faite par un sportif d'élite, car comme il ne prend guère le temps d'étudier le parcours, la trace est en général peu judicieuse, voire dangereuse. Heureusement, le sportif d'élite ne trace que rarement : brasser de la neige fraîche le retarde, et il ne va du coup pas battre son record...
- Le frimeur. Il suit, mais il essaie de montrer par tous les moyens possibles que le rythme lui semble trop lent. Il plaisante avec un goût douteux, du genre : « Eh, les gars, quand j'arrive à la cabane, je paie une bière à tout le monde ; mais je commande pas tout de suite pour Pascal et Laure, pour qu'elle reste tout de même un peu fraîche, ok ? ». Un truc : si vous avez un frimeur dans votre groupe, mettez le en tête de groupe, avec le sportif d'élite derrière lui et le leader en troisième position. Et si par hasard le frimeur est aussi sportif d'élite, vous en serez débarrassé pour la montée.
- Le suiveur. Lui, il va bien ; le rythme du leader lui convient, il est en bonne forme mais n'a pas envie d'aller plus vite. Il trouve idéal de s'arrêter quand tout le monde s'arrête, il a soif quand on lui dit qu'on fait une pause... Tout baigne, il ne râle pratiquement jamais. Le compagnon idéal ; mais il ne faut pas lui demander de prendre des responsabilités, car cela pourrait le stresser.
- Le retardataire. Lui, il n'arrive pas à suivre, et il n'en peut plus. Il mesure la distance qui le sépare de l'avant-dernier du groupe (souvent la voiture-balai), et constate que cette distance augmente inexorablement, ce qui a un effet néfaste sur son moral ; il essaie d'aller plus vite, mais -mauvaise pioche- cela l'épuise et il est obligé de s'arrêter. Alors le groupe l'attend. Quand il voit le groupe arrêté, il reprend courage, il se dit qu'il va avoir droit à une pause, et il rejoint tant bien que mal le groupe. Mais bien évidemment c'est au moment où il rejoint le groupe que le sportif d'élite ou le leader disent : « Ah, ça y est, tout le monde est là, on peut continuer ! ». Et le calvaire

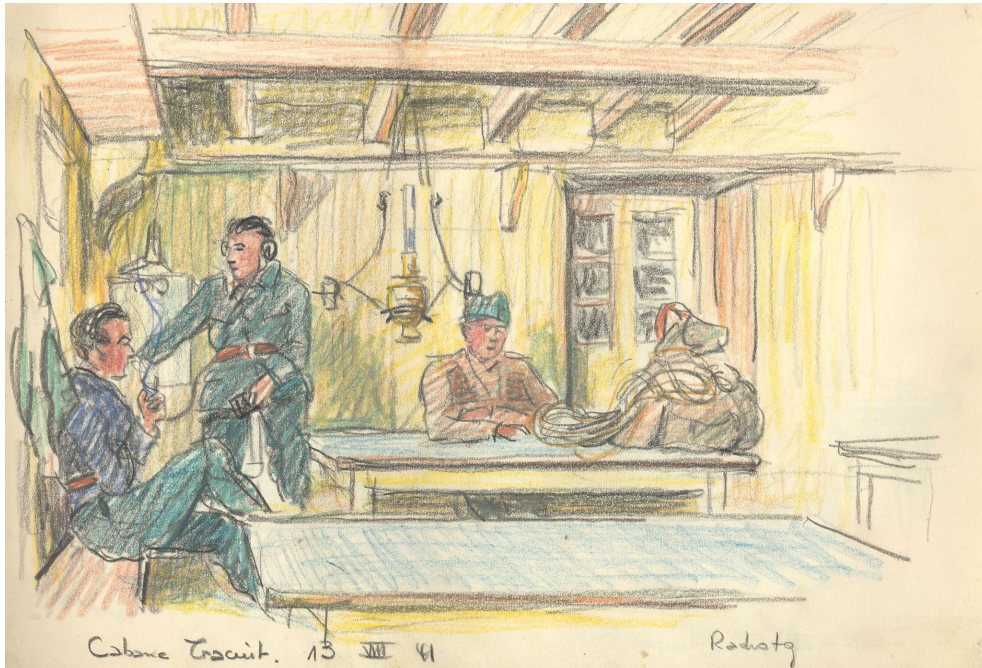
du retardataire de continuer jusqu'à l'arrivée à la cabane ; parfois, le sportif d'élite prend le retardataire en pitié et le déteste du poids du sac, ou au moins d'une partie. Mais cela peut être ressenti comme une humiliation supplémentaire ; parce que ceci se passe souvent en fin de course, à un moment où le retardataire est de toutes façons « cuit », et le peu de charge que le sportif d'élite va lui ôter ne va pas arranger grand-chose, alors que le sportif d'élite, lui... Surtout s'il se double d'un frimeur (ça arrive, genre « Allez je te prends ton sac, il ne doit pas peser bien lourd, et sinon tu risques de nous mettre de nuit »). Mais il y a des vengeances qui se mijotent en plats froids : tout le monde est susceptible, à un moment ou l'autre, de devenir retardataire !

- Le maudit. Lui, c'est le matériel qui est inadapté ou déficient. S'il a acheté ou loué des skis pour l'occasion, à coup sûr il sera impossible de fixer les chaussures sur les fixations au moment du départ. Il faudra dénicher une clé particulière pour régler la fixation, et souvent on se retrouvera avec un réglage à la limite des possibilités, ce qui promet quelques petits soucis au cours des cinq heures de montée suivantes. Ses bâtons télescopiques vont forcément se rétracter à chaque appui un peu plus conséquent, comme il est de mise dans le cas de conversions en pente raide, par exemple. Lors de la chute accompagnée d'une longue glissade qui va inmanquablement suivre le repliement intempestif du bâton, les skis qui tiennent tout juste du fait du réglage un peu limite vont se détacher et dévaler allègrement la pente, parce que la petite lanière de sécurité censée éviter la perte du ski a été omise, ou s'est cassée net lors de la chute. Après une heure de marche, le maudit aura des cloques aux pieds en raison de souliers inadaptés. Si de plus, le vent se lève, un coupe-vent un peu trop léger et des gants symboliques vont mobiliser l'énergie du reste de la cordée pour parvenir à réchauffer la victime. Mais prêter une veste au maudit ne résout pas forcément le problème : la veste peut s'avérer trop petite (ou trop grande, ou trop chaude) et créer d'autres soucis. Le maudit a probablement oublié son tube de crème solaire, et un camarade va tôt ou tard lui faire remarquer son teint de homard cuit à point. Là encore, on peut imaginer offrir au maudit sa propre crème solaire, mais il y a de bonnes chances pour qu'il développe une allergie à cette crème particulière qui vous protège pourtant si bien... Le maudit dispose encore de nombreux autres moyens de mobiliser l'attention du reste de la cordée, et lui faire perdre du temps. Temps qu'il faudra bien rattraper d'une manière ou d'une autre, au grand dam du retardataire qui n'avait pas besoin de ça pour souffrir.
- La voiture-balai. C'est celui qui reste derrière pour attendre et aider le ou les retardataires. C'est un rôle parfois assez ingrat, parce qu'il fait exprès d'aller lentement pour rester avec les retardataires, et les retardataires le savent très bien ! Alors ils se sentent humiliés par l'attention un rien paternaliste dont ils sont l'objet. Un petit conseil aux voitures-balais : lorsque vos retardataires donnent de gros signes de fatigue, prenez un peu de distance ; parfois, le retardataire s'énerve de manière irrationnelle devant tant de sollicitude, et un coup de piolet malencontreux est si vite arrivé...

La prochaine fois que vous voyez un groupe plus ou moins important remonter une pente comme celle qui mène de Zinal au col de Tracuit par le roc de la Vache (surtout en fin de parcours, sous l'arrivée au col de Tracuit), observez bien les individualités qui le composent. Vous aurez vite fait d'identifier les caractères de chacun : la fatigue, comme l'alcool mais de manière moins euphorique rend les caractères particulièrement identifiables. Un jour, en fin d'après-midi, un gars visiblement entamé est arrivé dans la cabane, s'est assis dans un coin, et a attendu quelques minutes pour essayer de reprendre son souffle (à 3256 mètres, altitude du col de Tracuit, c'est de toutes façons un peu plus difficile!), puis s'est levé et a annoncé d'une voix péremptoire « J'échange un équipement complet de ski de rando contre une bière et l'asile politique pour le reste de la saison ». Le gardien lui a offert une bière, mais n'a pas pris le matériel proposé, et n'a pas offert l'asile politique souhaité. L'histoire finit bien tout de même, car un repas et une bonne nuit plus tard, une fantastique descente en neige poudreuse réconcilia le « retardataire » avec le ski de randonnée.

Il y a justement d'autres personnes qui jouent un rôle important pour le moral de la cordée, même s'il ne font en aucune façon partie de celle-ci : c'est l'équipe de gardiennage de la cabane. Ce sont eux qui distribuent les places dans les dortoirs, parfois dans le réfectoire ; ils veillent à la bonne tenue de la cabane, imposent le couvre-feu en temps utile, et surtout, ils servent à boire et à manger. Ces deux derniers points sont fondamentaux, car ils permettent de se régénérer, et contribuent donc de manière significative à la bonne réussite de l'aventure. Sauf bien sûr si les organismes sont trop épuisés pour permettre l'ingestion de nourriture, ou qu'au moment de dormir, les essais du Grand Prix de Formule 1 qui a lieu ce soir-là dans la cabane sont trop avancés pour permettre de s'endormir...

A ce sujet, il faut signaler que le plus souvent, les premiers à s'endormir sont le leader et le sportif d'élite, et les derniers les retardataires. Ce qui revient à dire que ce sont les retardataires qui ont le plus de chances de ne pas dormir. Et corollairement d'être encore plus retardataires le lendemain. La vie en cabane de haute montagne est finalement assez simple, à la réflexion...



Intérieur de la cabane Tracuit, Marcel Jaton, 1941



Bieshorn, Marcel Jaton, 1941

Le col Durand

Le site du Mountet n'est pas favorable à la randonnée à skis ; en tous cas, pas à la randonnée « pépère ». Le simple effort de parvenir à la cabane en remontant l'interminable glacier constitue un effort non négligeable.

Avec une équipe d'amis, nous avions auparavant passé des vacances sur un voilier en Grèce, avec un skipper sympathique, d'origine autrichienne, et nous l'avions invité à venir partager avec nous une expérience à peaux de phoques. Jusque là, rien de très particulier, sinon un échange de bons procédés. Karl le skipper était donc venu lorsque nous le lui avons proposé avec une Volkswagen passablement pourrie depuis Vienne pour expérimenter les joies ineffables de la peau de phoque. Lorsqu'il a fallu choisir un but d'excursion, en voulant bien faire, un site exceptionnel a été choisi : le Grand Mountet et le col Durand. Comme Karl ne connaissait rien de ces destinations, il nous a fait aveuglément confiance. Il n'aurait peut-être pas dû...

Il m'a demandé innocemment combien de temps il faudrait marcher pour parvenir à la cabane, et je lui ai répondu que cinq heures seraient nécessaires. Ce n'était pas optimiste, mais pas excessivement pessimiste non plus. A la tête qu'il a fait, j'ai immédiatement compris qu'il allait jouer le rôle du retardataire dans le groupe ; j'ai communiqué mes craintes à l'un de mes amis sûrs, et il a dit qu'il allait s'en occuper : la voiture-balai était ainsi désignée.

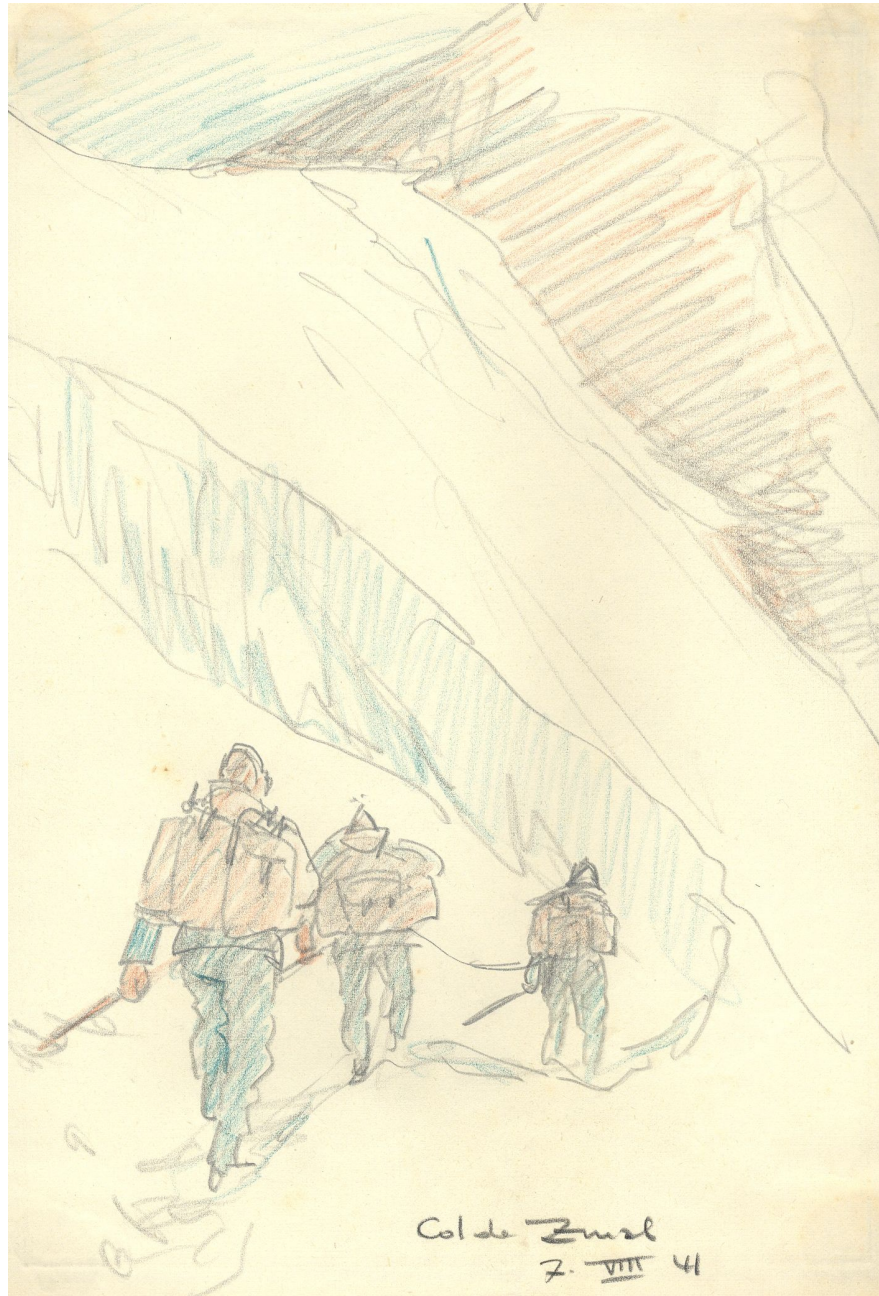
Il avait loué un équipement de peau de phoque dans un magasin de sports de la région lausannoise, mais le matériel s'est avéré quelque peu défectueux, comme souvent avec du matériel de location ; après une demi-heure de marche (on commençait tout juste à remonter la route du Petit Mountet), une fixation cassait. Une réparation de fortune effectuée ar la voiture-balai allait permettre la poursuite de la rando, mais j'ai ainsi constaté que le retardataire allait aussi jouer le rôle du maudit, ce qui n'était pas fait pour rassurer.

Il a fait très chaud dans la montée ; nous n'avions pas vraiment de frimeur dans le groupe ; peut-être un sportif d'élite, mais qui savait se faire discret. L'un de nos suiveurs était aussi un cuisinier, et quel cuisinier ! Le cuisinier de l'impossible, tout simplement. Mais nous n'allions pas vite, le retardataire jouait remarquablement bien son rôle ; c'est finalement après sept heures d'efforts que nous sommes parvenus au Grand Mountet. J'ai eu droit à un reproche amer du retardataire : « tu m'avais dit cinq heures, et cela fait plus de sept heures que nous sommes en marche, maintenant ». Ah oui, parce que notre skipper maudit et retardataire a mis une heure de plus que les autres...

Le cuisinier avait amené un cabri (!) qui a nettement contribué à reconforter les estomacs et le moral.

Le lendemain, le temps magnifique a incité les plus vaillants à escalader le col Durand, alors que le reste de la troupe (dont le retardataire) s'installait sur le glacier Durand, au soleil pour admirer la couronne impériale de Zinal. Le col Durand n'est pas un objectif particulièrement glorieux, mais il comporte une courte pente à près de quarante degrés, et propose un point de vue époustouflant sur la face Nord du Cervin culminant un kilomètre plus haut. La descente sur Zinal a permis de guérir certains déficits caloriques autour d'une

fondue bienvenue.



Col Durand, Marcel Jaton, 1941

Les Diablons

Moins prestigieux que les 4000 de la couronne impériale du val d'Anniviers (Weisshorn, Zinalrothorn, Obergabelhorn, Dent Blanche), de nombreux sommets constituent de magnifiques courses de montagne au fond du val d'Anniviers. Le Besso, bien sûr, emblème de Zinal, mais aussi la Pointe de Zinal, le Grand Cornier, le Blanc de Moming. De Tracuit, il y a les Diablons, magnifique course d'arêtes de difficulté modérée en été, et proposant pour le skieur aguerri quelques couloirs assez relevés. Mais c'est surtout en été que les Diablons constituent une course payante. Elle est d'ailleurs souvent utilisée par les guides comme course pour les débutants, ou pour tester un client qu'ils ne connaissent guère et qui souhaiterait effectuer la traversée du Weisshorn. C'est donc une course qui se prête aussi à l'apprentissage de la progression sur le rocher, et ceci dans un cadre magnifique.



Entraînements d'escalade aux Diablons, Dent Blanche et Grand Cornier en arrière-plan, Marcel Jaton, 1941

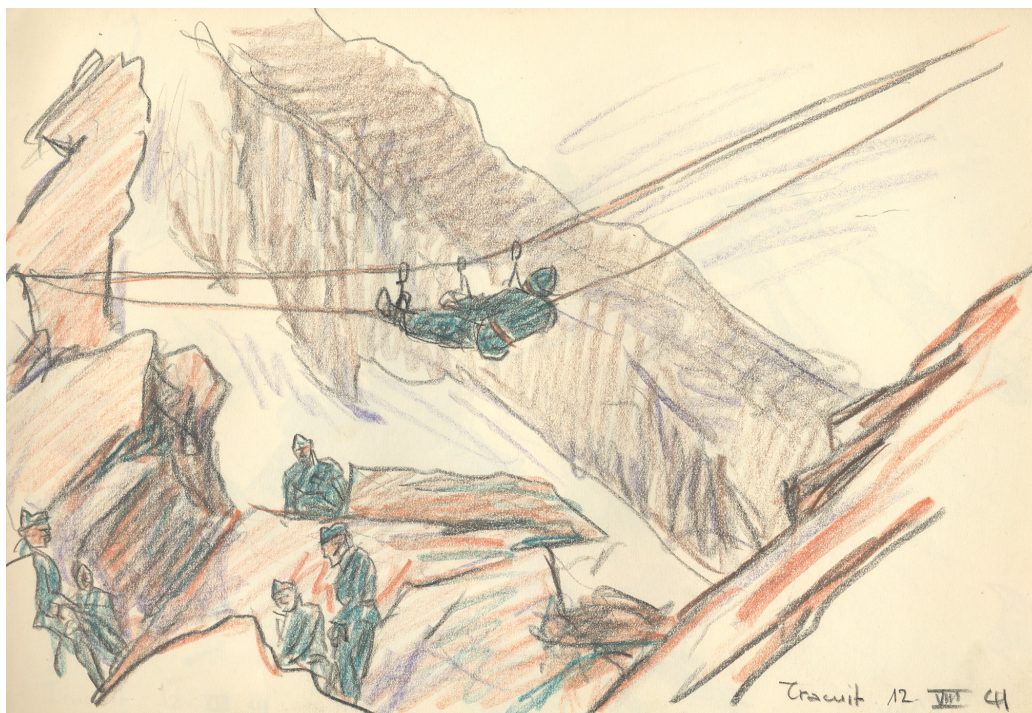
En Haute Montagne, certains gestes doivent vite devenir automatiques ; il en va de la survie des compagnons de cordée ; d'autres gestes doivent être régulièrement entraînés de manière à ce qu'ils puissent être répétés de manière efficace en cas de nécessité. Il en va ainsi d'un mouflage permettant de tirer un camarade de cordée d'une crevasse, ou des

gestes à effectuer lors de la préparation d'une descente en rappel. C'est souvent dans les détails les plus anodins que se dissimulent les risques : les crampons et la corde elle-même font partie de ces « détails » que les amateurs négligent souvent.

La combinaison de crampons et d'une corde est un grand classique dans les risques que seuls des automatismes parfaitement réglés peuvent réduire. Prenons trois alpinistes encordés qui progressent sur un glacier, en principe corde tendue, les crampons aux pieds. A ce niveau déjà, il y a une probabilité non nulle que l'un ou l'autre des membres de la cordée possède des crampons qu'il est possible de mettre à l'envers, et qu'il les ait effectivement mis à l'envers (le crampon gauche à droite et vice-versa). Ses crampons vont donc assez régulièrement entrer en contact avec les chaussures (ou pire, avec les chevilles) ce qui va induire une démarche de canard pour l'intéressé. Pas idéal pour une progression sûre, mais bon... Sur trois personnes, il y en a forcément une qui va, à un moment ou l'autre, s'arrêter de façon inattendue. On espère que le premier de cordée n'était pas en train d'enjambrer une crevasse à cet instant ; s'il y a un suivant, on espère qu'il va remarquer l'arrêt de son prédécesseur, sans quoi la corde va se détendre et il y a une forte probabilité pour qu'il marche dessus... avec ses crampons.

Or, une corde de 9 mm sur laquelle pèse une pointe de crampons lestée d'une personne de 80 kilogrammes, le tout sur une surface de glace vive se tire rarement sans mal d'une telle péripétie. A la prochaine traction de choc un peu conséquente, il y a une certaine probabilité pour que la corde cède, avec des conséquences rien moins qu'agréables pour les personnes que ce lien était censé assurer. La conclusion est que marcher en crampons encordés ne s'improvise pas ; et que la corde doit être régulièrement examinée pour contrôler qu'elle n'ait pas subi de blessures.

La corde peut aussi être endommagée par le frottement contre une arête de rocher ; les écoles d'escalade, et particulièrement les cours alpins militaires ont fréquemment ce genre de problèmes, car ils entraînent régulièrement des manœuvres peu habituelles, comme des tyroliennes ou des mains-courantes.



Exercices d'escalade aux Diablons près de Tracuit, Marcel Jaton, 1941

Il faut imaginer une troupe de trente à cinquante militaires qui vont tous se livrer au même exercice, sur la même corde tendue. S'il y a un frottement sur l'un ou l'autre appui, on peut prédire sans grand risque d'erreur que la corde sera entamée après quatre ou cinq passages sur la tyrolienne. Alors que penser du vingtième passage sur cette même tyrolienne ?

Il en va de même d'ailleurs des exercices de rappel, avec parfois deux personnes sur le même rappel simultanément, dans le cadre d'exercices de sauvetage.



Exercice de sauvetage aux Diablons, Marcel Jaton 1941

Un rappel constitue d'ailleurs un moment particulier dans une course d'escalade ; après tout, on va se suspendre à une corde fixée par un point d'ancrage pour une descente de vingt à quarante mètres, avec des chocs, voire de petits pendules pendant la descente. Dans des rappels particulièrement déversant, les pieds ne touchent plus du tout le rocher, et l'alpiniste suspendu dans le vide se met à osciller ou à tourner au gré du vent ou de mouvements peu judicieux.

Actuellement, la majorité des rappels se fait sur descendeur, avec un confort et une sécurité nettement améliorées par rapport au rappel avec la corde passée en « S » autour du corps. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et les rappels d'antan ont laissé maints souvenirs

parfois assez désagréables à ceux qui les ont vécus. Combien d'amateurs, en école d'escalade, se sont risqué à un rappel de quarante mètres en T-shirt pour se rendre compte après dix mètres (enfin, trop tard, quoi) que la corde de rappel leur sciait l'épaule à la base du cou ? D'ailleurs, de nos jours encore, on ne prévoit pas obligatoirement de devoir faire un rappel, et le descendeur n'est du coup pas dans le sac de montagne... Il est donc prudent d'entraîner de temps à autre la technique du rappel sur la corde pour s'éviter de gros soucis le cas échéant.



Tyrolienne aux Diablons, Marcel Jaton 1941

Les cordes peuvent parfois aussi se dégrader sans qu'il y ait utilisation du matériel ; les cordes synthétiques actuelles sont relativement sensibles aux hydrocarbures, et le matériel de montagne est assez fréquemment rangé au garage, ou dans une remise qui contient également des restes de pots de peinture et des détergents qui accompagnent ce genre de matériel. Quelques mois dans un tel environnement peuvent détruire irrémédiablement une corde, et ceci sans aucune trace visible sur la corde elle-même. La corde est visuellement parfaitement intacte, mais à la première chute, elle cassera net, les fibres ayant été endommagées par l'exposition aux vapeurs d'hydrocarbures et de solvants. On pourra aussi se référer à de nombreux articles sur le sujet, comme par exemple http://www.camptocamp.org/static/pdf/escalade_securite.pdf de Bernard Angelin.

